

DU FOLK AVEC DES MOTS DU GRAND NORD : UNE ENTREVUE AVEC ELISAPIE

Par Jean-Sébastien Ménard

Le jeudi 11 octobre 2018, Elisapie était de passage au [Théâtre de la Ville](#). Quelques jours plus tard, je lui ai parlé dans le cadre de la campagne de valorisation de la langue française *Le français s'affiche*.

Elisapie, pouvez-vous vous présenter et nous parler de votre parcours?

Mon nom, c'est Elisapie. Je suis auteure, compositrice et interprète. Je suis arrivée du Grand Nord, de Salluit, en 1999, pour venir étudier en communication. Un an après mon arrivée à Montréal, j'ai rencontré Alain Auger, avec qui j'ai formé mon groupe Taima. Ensemble, on a fait un album, puis j'ai fait trois albums solos.



Photo : Le Pigeon

Que retenir-vous de votre passage au cégep? Vous avez étudié au cégep John Abbott? C'est bien ça?

Oui.

C'est un cégep anglophone. Vous avez étudié plus en anglais qu'en français?

Oui. J'avais envie de ça. Pour moi, le plus de langues que je parle et le mieux c'est. Je trouvais le programme intéressant, alors c'est le choix que j'ai fait. Comme j'étais déjà une adulte à ce moment – j'avais autour de 22 ans –, j'avais déjà une bonne idée de ce que je voulais faire et c'est cette école-là que j'ai choisie pour étudier.

Peu de temps après votre cégep, vous avez fait un documentaire, *Si le temps le permet* (2003). Aborde-t-on le cinéma et la chanson de la même façon?

Je n'en ai aucune idée. Tout ce qui se passe pour moi, c'est vraiment quelque chose de très spontané et de très instinctif. La musique, pour moi, c'est comme respirer. Ça fait partie de moi, de qui je suis. J'ai besoin de chanter, sinon, j'ai l'impression que mes poumons vont arrêter de fonctionner. C'est aussi simple que ça. Ce n'est pas un gros truc existentiel, c'est tout simplement une affaire de besoin. J'ai besoin de chanter. J'ai besoin de cette vie-là pour

aller vers mes émotions. Ça m'apaise. Ça calme mes nerfs. C'est un fonctionnement qui est là depuis que je suis toute jeune.

Le cinéma, pour moi, c'est arrivé un peu plus tard, mais ça vient aussi nourrir les mêmes choses en moi. C'est tout simplement un autre outil. Je dirais que c'est un côté beaucoup plus à droite de mon cerveau. C'est l'intellect qui doit travailler; ce qui est vraiment le *fun* aussi, même si c'est souvent émotif ou qu'il y a quelque chose de super personnel. Je pense que, dans les deux cas, c'est ça qui unit le cinéma et la musique. C'est souvent des histoires personnelles que j'essaie de mettre dans des contextes différents et dans des disciplines artistiques différentes.

Quel est votre rapport aux langues? Vous parlez inuktitut, anglais et français. Que représente le français pour vous?

Le français pour moi, c'est une autre façon de m'exprimer qui est beaucoup plus sophistiquée. C'est comme si mes émotions devenaient sophistiquées et poétiques avec cette langue. L'anglais, pour moi, c'est plus simple. Tout le monde peut parler anglais très vite. Ce n'est pas le cas avec le français. En français, c'est comme s'il y a une deuxième couche qui est là. Il y a quelque chose de très romantique dans cette langue. On peut se permettre d'ajouter des couleurs qu'on ne peut pas toujours mettre en anglais ou dans une autre langue. C'est vraiment une autre sphère. Ça, c'est vraiment le *fun* pour moi. J'aime ça. Ça me nourrit.

Est-ce que l'inuktitut nourrit votre façon de voir le français et l'anglais?

Sûrement... L'inuktitut, c'est une langue qui n'est pas connue du tout. Avec l'âge, je réalise combien cette langue-là est importante pour m'exprimer. J'ai beaucoup chanté en anglais, parce que c'était naturel pour moi, de faire du folk en anglais. Avec le temps, je réalise qu'il y a des trésors et des choses à faire en inuktitut. Il faut la garder vivante. Je pense qu'on a une sorte de responsabilité en ce sens. Par contre, quand on parle de responsabilité, ça devient un peu fatigant. Personnellement, j'ai toujours voulu ne pas dire que j'étais responsable de chanter dans cette langue-là parce que j'ai toujours eu l'impression que, ce faisant, j'aurais été limitée dans ma création, dans ma manière de faire. Je ne veux pas m'encadrer, alors... En fait, c'est depuis que j'ai plus expérimenté musicalement que je réalise et que je sens que j'ai une sorte de responsabilité de m'exprimer le plus possible dans ma langue, en inuktitut. Ça fait partie de moi, c'est dans ma façon de voir les choses.

C'est votre langue maternelle?

Oui.

Est-ce que c'est la langue que vous utilisez encore le plus au quotidien, ou non?

Je dirais que oui. Normalement, oui, c'est la langue que j'utilise le plus. Mais, ce n'est pas toujours évident parce que tu n'as pas toujours des gens qui parlent en inuktitut autour de toi. C'est sûr que mes enfants, ce sont des francophones, mais aussitôt que je veux dire quelque chose rapidement, je l'exprime en inuktitut. En général, à la maison, on parle en français. Mon « chum » est francophone. C'est un Français. Mais, on parle aussi en inuktitut et

en anglais. Dans une même journée, je peux parler trois langues. Ce n'est pas toujours évident de savoir quelle langue je parle le plus.

Est-ce que vos trois enfants sont trilingues comme vous?

Pas encore, mais j'espère qu'ils vont l'être. C'est sûr que l'inuktitut, ça reste toujours le plus gros défi, surtout quand ils commencent à aller à l'école. Il faut vraiment faire des efforts. C'est un défi quotidien.

Quel est votre rapport à l'écriture? Avez-vous des rituels d'écriture?

Je n'ai pas de rituel d'écriture. Je n'écris pas beaucoup. Je n'écris que lorsque la nécessité arrive, lorsque je sens que j'ai des choses à dire, lorsque j'ai un projet de création qui m'habite, qui me parle... C'est là que je vais soudainement me mettre à écrire beaucoup.

Je viens vraiment d'un monde où la tradition orale est très importante. Je viens d'une langue et d'une culture orale. Il n'y a aucune écriture encore. Je pense qu'on est un peuple qui dit peu de mots, mais quand on les dit, c'est parce qu'ils sont importants. Je pense que ça se voit beaucoup dans ma façon de créer... J'aime aussi beaucoup lire. J'aime également beaucoup les images et les photos. J'aime beaucoup le côté « archive ». J'adore ça. Je trouve que c'est super intéressant, mais, moi-même, je ne ressens pas le besoin de mettre constamment des choses sur papier. Parfois, je risque même d'oublier des paroles... En fait, je pense que les gens écrivent trop. Je pense qu'il faut apprendre à avoir confiance dans le corps. Le corps mémorise des choses. Et quand ça revient, quand il y a une phrase qui revient ou quand une mélodie revient, c'est parce qu'elle devait exister. Cet exercice-là, c'est important pour moi, plus qu'écrire et qu'archiver des choses. Il faut attendre que ce que l'on veut exprimer s'imprime dans notre corps.

Sur votre premier album, *There will be stars*, vous avez écrit vos chansons en anglais et en inuktitut. La chanson en français, « Moi, Elsie », c'est Richard Desjardins qui vous en a écrit les paroles et c'est Pierre Lapointe qui en a composé la musique. Pouvez-vous nous parler de ça?

Richard Desjardins est connu pour avoir un petit côté « sauvage » et il n'écrit pas beaucoup pour les autres. Quand je l'ai rencontré, la première fois, pour une émission sur les Autochtones, je n'en revenais pas de pouvoir chanter une chanson avec lui. Il a une sensibilité envers les Autochtones. C'est une belle porte qui s'est ouverte à moi. On a toujours gardé contact. Il sait que je l'aime beaucoup.

À un moment, je lui ai demandé de m'écrire une chanson. Il n'a pas accepté tout de suite. Ça a pris un an ou deux avant qu'il accepte. Il a fallu que je lui repropose en lui disant : « Si tu as une phrase que tu as écrite et que tu peux me donner, je la prends et j'essaie de faire quelque chose avec ça. » Je l'ai attrapé au bon moment. Quand je lui ai demandé, il était de bonne humeur, en vacances. Il était allé à la pêche et il était heureux. Il m'a dit : « Bon, qu'est-ce que tu veux? » Je lui ai répondu : « Une *toune* ». Il m'a questionné à savoir s'il y avait des thèmes qui m'intéressaient. J'ai réalisé qu'il était ouvert à l'idée de m'écrire quelque chose, alors je lui ai lancé quelques lignes et quelques idées. Il m'est revenu quelques semaines après avec ce

long texte qui m'a donné le vertige tellement il était beau. Il était allé loin, je trouvais, dans les propos. Je voulais simplement qu'il fasse une belle petite histoire d'amour et il a fait toute une poésie. Pas longtemps après, j'ai proposé à Pierre Lapointe de faire la musique. Il avait envie de composer une musique sur un texte de Desjardins. Quand il a lu le texte, la mélodie lui est venue très rapidement. Ça l'a inspiré. Ça a été le plus cadeau que j'ai eu. Jusqu'à maintenant, cette chanson m'étonne tout le temps. Elle est vraiment forte, cette chanson. Pierre et Richard l'ont tous les deux reprise aussi... Je suis très fière de cette chanson.

Pour l'écriture de votre deuxième album, vous avez travaillé avec Jim Corcoran. Pouvez-vous nous parler de cette aventure?

Je voulais aussi travailler avec ce gars-là, que je trouve vraiment cool, alors je lui ai demandé s'il voulait travailler avec moi, s'il voulait explorer mes chansons et me dire ce qu'il en pensait. Finalement, c'est rapidement devenu une vraie collaboration. Dans certaines pièces, on a travaillé les textes ensemble, dans d'autres, les musiques. C'était une belle collaboration. J'ai beaucoup appris avec lui.

Sur *The Ballad of a Runaway Girl*, votre dernier album, il y a un titre en français, « Ton vieux nom », coécrit avec Chloé Lacasse et Natasha Kanapé Fontaine. Pouvez-vous nous en parler?

Je voulais explorer le thème de la femme. Cette chanson, c'est un peu une suite de « Moi, Elsie ». Ce n'est plus la petite fille, mais plutôt une femme qui regarde vers le nord. On a exploré longtemps. Ça a pris beaucoup de temps. Ce n'est pas toujours évident de parler des hommes, de notre culture et de dire de vraies choses tout en voulant montrer la beauté. On est arrivées avec un texte. Je me suis mise à jouer du piano et j'ai trouvé le thème musical et, là, Chloé Lacasse est arrivée et elle a simplifié ça, parce qu'il y avait trop d'affaires, c'était très dense. Toutes les trois, on a travaillé très fort pour arriver au résultat final, à la chanson que vous connaissez. Je suis vraiment fière de cette chanson-là et je l'aime. Je ne savais pas que les gens allaient l'aimer autant. Ça a été une vraie collaboration de trois filles provenant de différents univers.

Quels sont les artistes qui vous ont le plus marquée et le plus influencée?

Je suis vraiment une fille qui aime tout ce qui vient des années 1970 : Melanie Safka, Leonard Cohen, Buffy Sainte-Marie, les groupes folk de chez nous... Ce n'est pas nécessairement les artistes, mais ce genre-là et la façon d'écrire de ces artistes qui m'intéressent. Ils donnent de l'émotion pure.

Parler de vos racines et de votre communauté, pourquoi est-ce important?

Il y a beaucoup de manières, issues du colonialisme, de vouloir séparer les Autochtones du reste des Québécois. Quand on parle de nos racines et de notre culture, il faut faire attention. Nous sommes les Premiers Peuples. Ça devient presque ridicule de voir comment on essaie de nous inclure, comment on essaie de donner un petit coin aux Autochtones. Ça devient presque politique. C'est vraiment frustrant parce qu'on est rendus ailleurs. Nous, on fait de la musique, on s'exprime. Il faut arrêter de toujours vouloir faire de l'anthropologie avec les Autochtones. On est des créateurs, c'est tout. Il faut nous voir comme des créateurs, tout

simplement. À partir de ce moment-là, on n'aura plus l'impression d'être toujours en représentation envers les Québécois. Ce n'est pas à nous de représenter notre culture. Nous, on sait qui on est. C'est important de le souligner. Les Québécois sont assez sensibles et intelligents pour voir comment ils peuvent s'informer sur les Premiers Peuples. Ce n'est pas notre travail de faire des choses pour qu'ils nous comprennent mieux. De faire ça, ça serait comme de traiter les Québécois d'idiots. Il ne faut pas faire ça. Il faut que les Québécois participent et qu'ils viennent vers nous. Ce n'est pas toujours à nous à faire les premiers pas et à se demander ce qu'on peut faire pour être mieux et plus inclus dans la société et dans la communauté artistique.

Il faudrait que les gens cessent de voir des frontières partout...

Oui.

Qu'est-ce qui vous préoccupe ces temps-ci?

J'essaie de garder mes enfants assez « fluides » et « cool » avec ma tournée. Je pense que c'est le plus important avec mon message où je demande aux gens d'arrêter de mettre des frontières...

Si vous aviez un message à formuler à l'intention de nos étudiants et de nos étudiantes par rapport à la langue française et aux langues en général, lequel serait-il?

Je pense que la langue française, il faut arrêter de la surprotéger comme on fait avec les enfants. Une langue, c'est comme un enfant. Il faut la laisser vivre et explorer. Le monde est immense. Si on veut trop surprotéger la langue, on peut la perdre. Je pense qu'il faut tout simplement arrêter de penser que si on ne la protège pas, on va la perdre. C'est en gardant une ouverture et en ayant confiance qu'elle va exister, qu'elle est belle et qu'elle est unique qu'on la protège le mieux. La langue française, elle est faite pour être lue et entendue. Elle est faite « to be out there ». En fait, des langues, plus on en a, plus on est outillé.

Pour en savoir plus sur Elisapie, voir <https://www.elisapie.com>

Pour connaître la programmation du Théâtre de la Ville, voir : <https://www.theatredelaville.qc.ca>